L'ILLUSION D'UN TERRAIN FAMILIER AUPRES DE TRADITHERAPEUTES DE LA VILLE DE OUAGADOUGOU : UNE CONFRONTATION AUX EXIGENCES ETHIQUES

Adèle SAMBARE/YAMEOGO
Enseignante-chercheure
Centre universitaire de Manga (Burkina Faso)
Laboratoire de recherche interdisciplinaire en sciences sociales et santé de l'Université Joseph Ki-Zerbo
padyameogo@yahoo.fr

Résumé

Cette contribution présente mon expérience de terrain dans un contexte de proximité professionnelle avec des acteurs (tradithérapeutes et pharmaciens), devenus mes interlocuteurs dans le cadre de ma thèse de doctorat. Cette proximité s'est établie par le biais de mon affiliation avec un projet piloté par une direction du ministère de la santé. J'étais recrutée pour le compte du projet, mais j'exécutais certaines tâches de la direction. Un glissement de posture s'est opéré sur un terrain qui m'était familier. L'objectif ici est d'analyser les difficultés liées à la prise de distance à l'objet d'étude lorsqu'on se trouve dans une telle posture de proximité professionnelle. Une autre difficulté fut la confrontation à diverses attentes de tradithérapeutes dont le désir était d'être leur porte-voix. L'assignation à un tel rôle pose évidemment des questions éthiques qu'il a fallu minimiser par l'adoption d'une politique du terrain.
Mots clés : *terrain familier, proximité professionnelle, distanciation, Ouagadougou*

Abstract

This contribution presents my field experience in a context of professional proximity with actors (traditherapists and pharmacists), who became my interlocutors within the framework of my doctoral thesis. This proximity was established through my affiliation with a project run by a department of the French Ministry of Health. I was recruited on behalf of the project, but carried out certain tasks for the directorate. A shift in posture took place in

a field that was familiar to me. The aim here is to analyze the difficulties involved in distancing oneself from the object of study when one finds oneself in such a position of professional proximity. Another difficulty was confronting the various expectations of traditherapists, whose desire was to be their spokesperson. Assigning such a role obviously raises ethical questions that had to be minimized by adopting a field policy.
Key words: *familiar terrain, professional proximity, distancing, Ouagadougou*

Introduction

Le besoin de réflexivité autour de son expérience de terrain dans sa société d'appartenance s'est manifesté très tôt dans le monde scientifique anglo-saxon contrairement au milieu africaniste francophone, plus discret sur le sujet (F. Ouattara, 2004). S. Fainzang (1994) rappelle que le désir d'étudier sa propre société, en transposant la démarche ethnologique en terre occidentale, fut éprouvé au départ par nombre d'ethnologues. Cette discrétion est encore plus importante chez les chercheurs francophones de l'Afrique de l'Ouest qui héritent des pratiques de leurs formateurs français. La faiblesse des publications et évènements (colloques, ateliers) scientifiques ainsi que des travaux académiques en lien avec la problématique en est la preuve. Cela montre de toute évidence le peu d'intérêt affiché par une majorité de chercheurs. Pour autant, de nos jours, des chercheurs se sont inscrits dans une dynamique de briser le silence sur le non-dit de l'expérience de terrain. Ce processus est enclenché dans les années 1980 avec l'anthropologue malien Mamadou Diawara. Il fut l'un des premiers a publié un article scientifique sur le sujet, en 1985. Il analyse son expérience de terrain dans un contexte de proximité culturelle. La seconde publication voit le jour, en 2004, soit deux décennies plus tard avec l'anthropologue burkinabè Fatoumata Ouattara. Dans le contexte du Burkina Faso, des anthropologues ayant emboîté le pas de Ouattara restent encore en faible nombre. Il s'agit entre

autres de B. Bila (2008), R. Ouédraogo (2015), A. Palé & *al.* (2020). On pourrait alors se demander pourquoi dans le contexte de l'Afrique de l'Ouest francophone en général et burkinabè en particulier, on constate une telle discrétion sur le retour réflexif du travail empirique d'enquête de terrain ? Dans l'élan de contribuer à rompre avec ce silence, je propose de relater à travers cette contribution mon expérience de terrain dans un contexte de proximité professionnelle avec les tradipraticiens. Le chercheur n'est pas hors du monde qu'il étudie. Bien au contraire, il en fait partie et le vit d'une certaine manière sous différentes identités. La pratique réflexive est un instrument d'autocritique de son parcours de terrain qui conduit le chercheur dans un processus cognitif (A. G. Proulx & *al*., 2012). Des chercheurs en sciences sociales s'adonnent de plus en plus à un tel exercice qui « est devenu autant une exigence scientifique qu'une condition anthropologique » (C. Gaucher, 2009, p. 8). La réflexivité autour de son expérience de terrain suppose qu'on ait accompli au préalable une bonne ethnographie du milieu étudié. J. Chibois & F. Pailler, (2014, p.2) sous-tendent effectivement que « le processus réflexif est (…) indissociable de la bonne réussite d'une ethnographie ».

La pratique ethnographique met le chercheur dans une situation de relation personnelle avec des catégories d'acteurs. Selon le contexte d'appartenance, culturel ou professionnel, et aussi le type de terrain, familier ou non, le chercheur perçoit souvent la nécessité à s'accommoder aux réalités du terrain en adoptant différentes postures. Pour le chercheur réalisant une activité de recherche dans un milieu auquel il appartient, il se pose également une question d'identité. Ce dernier se trouve au fait dans une alternance entre deux identités (E. Richard-Frève, 2017). Par exemple, dans un contexte de proximité professionnelle, cette double identité est liée à sa profession et aussi en tant que chercheur. Dans un autre registre, lorsque l'univers de travail est constitué de professionnels de la santé,

une confusion de rôles apparait la plupart du temps. Le titre de ‘’ docteur’’ est accolé très souvent de façon systématique. E. K. Tall (1992) en fait une illustration à travers son expérience de terrain à Cotonou auprès de médecins (psychiatres) et de tradipraticiens.

Le type de terrain et la nature du sujet de recherche engendrent diverses formes d’engagement et une variété d’implication. Cela dit, la nécessité d’une prise de distance à son objet d’étude est une exigence de la discipline socio-anthropologique. En revanche, la mise en application de cette exigence peut mettre le chercheur dans un état de malaise. Cette contribution rend compte mon expérience de terrain dans un contexte de proximité professionnelle avec des acteurs (tradithérapeutes et pharmaciens), devenus mes interlocuteurs dans le cadre de ma thèse de doctorat. Un glissement de posture s’est opéré sur un terrain qui m’était familier. L’objectif du présent article est de rapporter les difficultés liées à la prise de distance à son objet d’étude lorsqu’on se trouve dans une telle posture de proximité professionnelle. Le travail réflexif que je présente ici, révèle comment j’ai été éprouvée au départ par ma propre subjectivité vis-à-vis d’une catégorie d’acteurs : les tradipraticiens. L’image qui est construite autour d’eux, oscille dans une ambivalence des perceptions. A ces derniers, la société leur reconnait la capacité de soigner. Leurs pratiques thérapeutiques se fondent sur un double rôle social. En effet, les populations les perçoivent comme des praticiens ayant une responsabilité de pourvoyeurs du ‘’ cure’’ et du ‘’care’’ aux membres de leur communauté. A l’inverse, une autre image est véhiculée autour de leur personne. Ces praticiens de soins traditionnels suscitent aussi craintes et méfiances au sein de la société. Ma première immersion dans l’univers des tradipraticiens s’effectuait sur un terrain qui m’étais inconnu. De plus, j’étais animée par une peur de côtoyer des personnes à qui on attribue des pouvoirs mystiques. Ce travail réflexif s’ouvre

donc d'entrée de jeu sur l'analyse d'une intersubjectivité que j'évoque dans le premier point. Cette réflexivité ambitionne dans un second temps de mettre en lumière les difficultés rencontrées dans l'adoption d'une distanciation, lorsqu'à l'inverse une familiarité s'était établie avec des interlocuteurs en situation de proximité professionnelle. En intégrant une structure en charge de l'encadrement des tradipraticiens et de la promotion de la médecine traditionnelle, je basculais d'un terrain inconnu vers un terrain qui me devint plus tard familier. Mon expérience en tant que chercheure sur ce terrain familier m'a permis de me rendre compte à travers ce travail réflexif, des problèmes d'ordre méthodologique et éthique auxquels j'ai été confrontés. Enfin, j'expliquerai comment les attentes de mes enquêtés ont constituées un poids sur mes épaules en raison du fait que ces derniers m'assignaient un rôle que j'étais dans l'incapacité de jouer.

1. Méthodologie de la recherche

Dans le cadre de mes travaux de recherche en thèse, je me suis inscrite dans une approche socio-anthropologique pour appréhender l'objet d'étude. L'objet à l'étude était les substances à base de plantes issues de la médecine traditionnelle. Cette catégorie de médicaments, communément appelée phyto-médicaments fait l'objet aujourd'hui de transformations intervenues par le biais de la science et de la technique. On est en présence de l'émergence d'une catégorie de médicaments dont leur fabrication doit s'effectuer selon des normes instituées par l'OMS. C'est pourquoi, la démarche qualitative fut privilégiée dans le but d'analyser des logiques et des pratiques d'acteurs. La diversité des acteurs concernés par l'étude a permis de recueillir une hétérogénéité de discours à travers l'enquête par entretien. L'entretien est une technique qui fait produire du discours (A. Blanchet et A. Gotman, 2010).

Dans le domaine de la recherche, le choix d'une méthode s'impose non pas selon le désir du chercheur, mais bien plus du fait de la nature du phénomène social que l'on veut appréhender, de la problématique que l'on cherche à cerner. En somme, le choix de la méthode est déterminé par la manière dont est formulée la question de recherche. A ce propos, E. Hunt E et A-M Lavoie (2011, p. 30) rapportent que « la méthode de recherche doit être adaptée pour répondre à la question de recherche. La question de recherche doit être le décideur et le moteur qui dirige le flux d'énergie vers un choix judicieux de méthode. Certaines questions de recherche demandent une méthode qualitative, d'autres une méthode quantitative. D'autres encore appellent pour une combinaison des deux (méthode mixte) ». Les enquêtes de terrain se sont déroulées entre 2016 et 2018 dans la ville de Ouagadougou. La population d'enquête était composée de cadres d'institution de la santé, de tradipraticiens, de professionnels de la santé et de pharmaciens producteurs de phyto-médicaments. Deux techniques ont principalement été mobilisées dans la phase de collecte de données : l'entretien semi-directif et l'observation directe. Au total, 59 entretiens ont été réalisés. Des guides d'entretien et des grilles d'observation sont les outils qui ont été mobilisés pour recueillir les informations.

2. Résultats et discussion

2.1.L'entrée sur un terrain inconnu : une confrontation à l'intersubjectivité et une mise à l'épreuve de la neutralité du chercheur

Je fis ma première expérience de recherche auprès des tradipraticiens, en 2004 dans le cadre d'une étude commanditée par la Direction de la promotion de la médecine et pharmacopée traditionnelles (DMPT, qui est dénommée aujourd'hui Direction de la médecine traditionnelle et alternative) en collaboration

avec l'ONG OI-PROMETRA-Burkina (Organisation internationale pour la promotion des médecines traditionnelles, section du Burkina Faso). Recrutée comme enquêtrice, j'avais sillonné six localités de la région du Centre-Ouest du Burkina Faso durant un mois en compagnie d'une autre étudiante. L'étude était inscrite dans une double approche : épidémiologique et sociologique.

Dans mon statut d'enquêtrice anonyme, lors de ce premier contact dans le milieu des tradipraticiens, l'idée d'adopter '' la juste distance'' avec les sujets à l'étude ne s'est absolument pas posée. Je m'aventurais sur un terrain où aucun lien n'était encore tissé. Cependant, j'ai été confrontée à une autre difficulté liée à ma propre subjectivité à l'égard des tradipraticiens, mais aussi en retour à celle d'autres acteurs : les populations des localités concernées par l'étude. Il s'agit ici de l'histoire d'une rencontre entre des acteurs en interaction : une apprentie-chercheure, des tradipraticiens et la population des sites d'investigation.

Avant d'évoquer l'idée intérieure que je m'étais construite sur les tradipraticiens, je voudrais signaler que les tradipraticiens constituent une catégorie d'acteurs dans les sociétés africaines envers qui se construisent plusieurs images. Ces derniers sont souvent identifiés sous la dénomination '' wakman '' (langage péjoratif, signifie à certains endroits, marabout). Cette appellation ne m'était pas inconnue. Des proches ou des connaissances l'avaient quelques fois prononcée en ma présence lors de certaines causeries. J'ai entendu également des professionnels de la santé faire usage de ce vocable, lorsque je fus recrutée comme sociologue au sein du projet Centre de médecine traditionnelle et des soins intégrés de Ouagadougou (CMTSI)[1], piloté par la DMPT. Parmi les pharmaciens affectés dans les formations sanitaires, certains m'ont plusieurs fois rapportés lors de conversations que beaucoup de leurs confrères médecins manifestaient très peu

d'intérêt vis-à-vis des rencontres qu'ils organisaient avec les tradipraticiens. Pour preuve, des propos comme mentionnés ci-dessous leur étaient souvent adressés : '' cette rencontre avec vos ''wakman'', c'est vous les pharmaciens que cela regarde !''. Cette dénomination ''wakman'' qui est souvent prêtée aux tradipraticiens, est porteuse de sens. Dans les représentations populaires, le '' wakman'', est vue comme une personne ayant la capacité de nuire à autrui à travers l'usage de la magie noire. Cette puissance dont il dispose proviendrait d'un monde dit surnaturel. Ce monde surnaturel est un environnement invisible qui est connecté avec le monde réel des vivants. Les tradipraticiens véhiculent une conception du monde qui s'oppose en réalité à celle des praticiens de la médecine dite conventionnelle. L'art médical exercé par les tradipraticiens, notamment la médecine dite traditionnelle est empreinte de mysticisme comme le rapporte P. Nadembega (2015). L'humain est conçu comme une seule entité composée à la fois de corps et d'esprit indissociables. Et le tradipraticien fait partie de cette catégorie sociale qui a la capacité d'interagir entre les deux mondes, visible et invisible. Ces derniers suscitent alors craintes au sein de la population.

Face à des acteurs envers qui est manifestée une certaine crainte au sein de nos sociétés africaines, comment pouvais-je moi-même nier que j'éprouvais personnellement à l'égard des tradipraticiens ce même sentiment lorsque je pénétrais leur univers pour la première fois ? Suis-je parvenue pour autant à me défaire totalement de ce sentiment lorsque je fus recrutée au sein du projet CMTSI ? Quel sentiment m'animait quand j'entamais ma thèse de doctorat ? Le monde des tradipraticiens est un univers bien complexe. Ils sont perçus par certains pharmaciens qui les ont longtemps côtoyés comme des personnes assez susceptibles. Face à eux, c'est le respect qui doit toujours primer. S'inscrire dans une telle posture lorsqu'on est en contact permanent avec eux, est une forme de règle à laquelle

on ne peut déroger. Si avec d'autres acteurs, on pourrait banaliser certaines attitudes, cela n'est pas le cas par contre, lorsqu'on est dans le milieu des tradipraticiens. Des pharmaciens avec qui j'ai eu des échanges me rapportaient que lors de toute rencontre avec eux, cela était de coutume de leur demander, avant de dérouler l'ordre du jour, la permission pour prendre la parole. Cet acte qui est loin d'être une chose banale, est perçue pourtant par ces derniers comme un signe de respect à leur endroit. Cette pratique automatisée et ritualisée apparait ainsi comme la norme quand on se réfère aux acteurs, à savoir l'univers des tradipraticiens où je fis des découvertes quand j'intégrai le projet CMTSI. Durant tout le temps que j'ai passé au sein du projet, j'observai lors de rencontres avec les tradipraticiens cet acte implicitement ''institué''. Les normes découlent à partir de valeurs qui sont abstraites, soulignent A. Pavie et A. Masson (2014). C'est le sens que leur donne un groupe d'acteurs qui les traduit sous forme de règles. Autrement dit, l'interprétation attribuée à ces valeurs les matérialise en quelque sorte en donnant corps à la norme (ibid.).

Ma première expérience de terrain auprès des tradipraticiens m'a fait prendre conscience des préjugés que je m'étais forgée à leur endroit. Mais en retour, je fus aussi confrontée à l'image que les populations des six localités avaient projetée sur deux jeunes filles venues de la capitale, Ouagadougou, pour enquêter auprès des tradipraticiens. Mon réseau d'interconnaissance ne me fut d'aucune aide pour localiser des tradipraticiens des sites d'investigation. Solliciter des renseignements auprès d'inconnus s'est imposé alors comme le seul recours. Sauf qu'il fallait se soumettre à tout un interrogatoire des personnes à qui ma coéquipière et moi demandions ces renseignements. Les populations des sites d'étude montraient un grand étonnement vis-à-vis de nous lorsque nous leur faisions savoir que nous étions à la recherche de ''tiip tiip soaba'' (l'appellation en mooré de guérisseurs). Je

me rendis compte après plusieurs requêtes infructueuses que l'indication de la concession d'un tradipraticien serait vaine. Dans quelles buts deux jeunes filles visiblement bien portantes, étaient à la recherche d'un '' tiip tiip soaba'' ? Cette question taraudait l'esprit des personnes que nous avions approchées. En effet, si parmi ces personnes, certaines l'ont exprimé implicitement à travers leurs attitudes, d'autres par contre, assoiffées d'assouvir leur curiosité, n'ont pas manqué de nous l'exprimer verbalement. L'étiquette de ''chercheuses d'argent'' ou ''de filles envouteuses d'hommes'' nous étaient ainsi accolées. La fabrique de telles étiquettes s'enracine dans les représentations sociales qui sont construites sur la personne du tradipraticien dans la société. Le poids de ces identifications a ainsi amplifié les difficultés du terrain, notamment perdre son statut d'étudiante en quelque sorte. Le premier acte accompli lorsque nous demandions à un inconnu l'indication du domicile d'un tradipraticien, était de décliner notre statut d'étudiantes de l'université de Ouagadougou. Sauf que l'affichage de ce statut n'avait que peu de considération et se révélait du coup insuffisant pour ôter l'image négative qui était projetée sur la seconde enquêtrice et moi. L'étiquette qui nous était collée me fit vivre l'expérience de « la perte du statut » d'étudiant (B.G. Link et J.C. Phelan, 2001 ; L. Lacaze, 2008). Avec un peu de recul aujourd'hui, je constate que les populations des sites d'enquêtes se référaient à des normes et ma coéquipière et moi semblaient être en dehors de ces normes. N'étais-je pas perçue de même qu'elle comme des personnes ''déviantes'' ?

Certains objets d'étude, du fait des émotions, des sentiments, des ressentis qu'ils suscitent, engendrent une rencontre des subjectivités, notamment une rencontre entre la subjectivité du chercheur et celle des interlocuteurs. Cette interaction entre le chercheur et les acteurs à l'étude conduit à une coproduction des données discursives qui feront l'objet de confrontation et d'interprétation. Le chercheur vit tout comme

les acteurs à l'étude des expériences singulières dans le réel qu'il partage avec ces derniers.

2.2. Enquêter en milieu familier : défi et positionnement

En 2008, mon recrutement comme sociologue au niveau du Projet CMTSI, me permit d'établir véritablement le rapprochement auprès des tradithérapeutes et de tisser des liens d'amitié avec certains. Ces liens d'amitié ont été facilités par ma participation à titre personnel à certains évènements sociaux (décès, mariages, baptêmes). J'ai également pris part au nom de la direction à des activités initiées par des associations de tradipraticiens (foires, campagnes de sensibilisation, réunions mensuelles). Une fois, je fus désignée par ma supérieure hiérarchique de l'époque pour la représenter lors d'une rencontre où je devais prononcer un discours. Ces moments de rencontres avec les tradipraticiens furent pour moi des occasions qui ont contribué à renforcer des liens en train de se tisser et à gagner petit-à-petit leur confiance. Ma proximité avec certains tradipraticiens me mit dans une position où je recevais des confidences de leur part. Ces confidences m'ont été faites au cours de mes enquêtes de terrain dans le cadre de la thèse où je leur rassurais sur la confidentialité de leurs propos et de l'anonymat sur leur identité. Ces révélations portaient surtout sur les agissements semble-t-il déplacés de certains membres, sur des cas d'affrontement mystique entre tradipraticiens ayant abouti à des décès, etc. La confiance avec certains tradipraticiens s'est davantage instaurée au fil des années. Cela les poussa à me révéler des recettes pour le traitement de certaines maladies. Certains m'ont même confié des secrets qui étaient censés me protéger contre des attaques maléfiques. Ces derniers justifiaient cette attitude de confiance à mon égard par le fait qu'ils étaient convaincus de mon honnêteté à ne pas divulguer les secrets qu'ils me confiaient. Ces différentes confidences sont révélatrices d'une forte proximité sociale avec les

tradipraticiens. La préservation de ses bons rapports me commandait une totale discrétion. Les enquêtes de terrains dans le cadre de la thèse ont permis d'être au plus près des tradipraticiens à travers des moments d'écoute sur les difficultés rencontrées dans l'exercice de leur métier. (A. Yaméogo, 2020).

La longue durée d'interaction dans une relation d'enquête favorise des liens interpersonnels très forts qui mettent le chercheur dans des situations difficiles lorsqu'il s'agit de considérer des confidences comme matériaux ethnographiques. Le chercheur peut alors être confronté à un dilemme. Que faut-il dire ? Que faut-il taire ? Faut-il s'exécuter à un filtre d'informations ? Ne pas trahir la confiance qui m'a été faite, pose bien évidemment un problème d'ordre éthique[2] si ces confidences érigées en matériau ethnographique sont rendues publiques. Je me suis retrouvée dans une très grande difficulté du fait de mon implication dans une durée indéterminée auprès de mes interlocuteurs. Je suis engagée dans une recherche sur la médecine traditionnelle au regard de sa complexité qui entraine de nouvelles découvertes à chaque acte de recherche. De plus, mon adhésion en tant que membre d'une structure en gestation pour la sauvegarde des savoirs médicaux endogènes témoigne davantage cet engagement.

Je concède aussi que ces rencontres organisées par les tradipratciens ont été des moments où je profitais personnellement du tissu de privilège et de certaines obligations qui ont été constitués autour de la direction (D. Bonnet, 1988). Une telle attitude se justifiait dans le seul souci de réserver un bon accueil à des agents de l'Etat s'investissant pour la promotion de la médecine et pharmacopée traditionnelles. J'étais recrutée pour le compte du projet CMTSI, mais j'exécutais certaines activités de la direction. C'est ainsi qu'au fil des années, s'est construite une connaissance solide de l'espace professionnel en même temps que se constituaient parallèlement des relations avec les premiers collaborateurs de

l'ex DMPT que sont les tradipraticiens. Je me trouvais ainsi dans un contexte de proximité professionnelle marquée par la construction progressive d'une familiarité avec des acteurs qui deviendront quelques années plus tard mes interlocuteurs dans le cadre de recherche doctorale. A travers cette thèse, j'ai fait l'expérience d'un travail réflexif qui a indéniablement révélé toutes les difficultés de créer un détachement à l'objet d'étude lorsqu'on se trouve dans une telle posture de proximité. Aussi, ai-je très vite compris qu'un des problèmes méthodologiques fondamentaux serait de savoir comment concilier simultanément son implication ou son appartenance professionnelle avec la nécessaire distanciation à l'objet (D. Fassin, 1999 ; F. Thiault, 2009). M. Lemoine (2005), pour sa part, rappelle qu'il est d'une nécessité pour le chercheur impliqué de créer un équilibre entre détachement et participation. En revanche, il souligne que cet équilibre ne s'instaure pas de lui-même.

Les liens interpersonnels ont rendu l'objet de la recherche ''trop proche'' par la familiarité qui s'est établie entre nous au fil des années. Lorsque j'entrepris mes travaux de recherche doctorale, je fus également confrontée à un certain nombre de difficultés liées à ma filiation professionnelle. Les problèmes d'ordre méthodologique, épistémologique et éthique s'observent aussi dans les situations de proximité professionnelle tout comme dans les cas de proximité culturelle. J'ai donc effectué une immersion dans une réalité sociale qui m'était familière pour observer de l'intérieur des pratiques d'acteurs. J-P. Olivier de Sardan (2008) fait remarquer effectivement que l'implication du chercheur sur son terrain de par son statut professionnel, n'est pas dans une quête d'intégration avec le milieu qu'il veut étudier. Ce qui l'incombe le plus c'est bien au contraire de développer des stratégies pour se détacher de son implication d'avec son objet d'étude.

Antérieurement à ma thèse, j'avais codirigé des études socio-anthropologiques pour le compte de la direction. Mais,

quand j'ai entrepris mes enquêtes dans le cadre de ma thèse, bien qu'ayant quitté le projet CMTSI, à partir de 2016, mes enquêtés me maintenaient dans le statut d'agente de l'ex DMPT et non dans la posture d'une chercheure en train de réaliser une étude à son propre compte. Entre eux et moi, il était difficile d'établir une véritable distance car certains commençaient à m'évoquer leurs difficultés quotidiennes liées à l'exercice du métier, sans attendre que je leur pose des questions. Pour un groupe de tradipraticiens de notre échantillon, les questions relatives à la production des produits n'avaient pas besoin d'être posées dans la mesure où ayant fait partie de la ''maison'', j'avais une très bonne connaissance de leur situation. Ce même constat a été fait lors d'une interview avec un pharmacien avec qui je devais échanger sur l'essai clinique ''spiruline plus'' qui avait été piloté par la direction. Au cours de l'entretien, ce dernier manifesta de l'énervement face à certaines de mes questions. Il estimait que faisant partie de la ''maison'', je détenais déjà des réponses et je feignais de les ignorer. D'autres d'office, entamaient la conversation en me faisant savoir de leur bonne collaboration avec les agents de la médecine moderne. Avec d'autres encore, évoquer la question de la collaboration entre les associations de tradipraticiens et la direction, s'est révélée un sujet tabou. Je fis le constat à ce niveau de l'absence d'un dialogue ouvert sur ce sujet. Si certains craignaient pour le non-respect de ma part de la confidentialité du contenu de nos échanges, il n'en était pas le cas pour d'autres au contraire qui fustigeaient ouvertement les manières d'agir d'un ancien directeur de la DMPT. Ces derniers dénonçaient son ingérence dans les activités des tradipraticiens. Il lui reprochait aussi d'exercer son pouvoir pour denier la reconnaissance de l'existence de l'Union régionale des tradipraticiens et herboristes de santé du Centre, une nouvelle association qui fut créée par un groupe de tradipraticiens en conflit avec un autre groupe. Bien que j'avais pris le soin de clarifier que je n'étais plus une agente de la DMPT, je ne

parvins, toutefois pas à rassurer certains de mes interlocuteurs. Cette tentative de n'être pas parvenue à dissiper les inquiétudes de ses enquêtés a été également vécue par L. Achilli (2010) dans le cadre d'une recherche doctorale auprès de personnes séropositives. Achilli s'étant engagée dans l'exécution d'activités d'une association de lutte contre le VIH/Sida, a été vue par ses informateurs comme un membre de la direction de cette association.

La mise en pratique d'une distanciation ne signifiait pas pour moi le fait de mettre fin à mes relations d'amitié avec certains de mes interlocuteurs. Je m'inscrivais plutôt dans une logique de négociation pour maintenir ces liens d'amitiés. Sinon, mettre fin à des relations amicales aurait conduit à interrompre toute proximité physique ou toute proximité de co-présence (E. Goffamn, 1971) corporelle. Comme le remarque P. Ilboudo (2020), ce n'est pas d'un coup de tête que se décrète la fin des relations avec un individu ou un groupe d'acteurs. Durant toute la période de ma thèse, mon encadreur, sachant ma proximité avec mes interlocuteurs, me rappelait constamment l'obligation d'exercer cette distanciation. Cela constitua pour moi un défi que je pu néanmoins relever en déplaçant « le travail de distanciation vers le temps d'analyse » (F. Guay, p. 46) des données empiriques. Je m'inscris dans la même perspective que A. Marchive (2005, p.85) pour qui, « prendre de la distance en l'occurrence, c'est prendre de la hauteur, dépasser le quotidien, le discours de sens commun ». Si la relation de proximité, m'a permis d'établir des liens d'amitié avec mes enquêtés, en revanche, j'ai créé une distance en prenant du recul par rapport à leurs informations. Le maintien des liens d'amitié étant plus fort, je décidai plutôt de marquer une distance ''virtuelle'' et non une distance physique.

Mon affiliation avec l'ex DMPT m'a fait également prendre conscience d'un problème d'enclicage. Mon enquête de terrain s'est déroulée dans un moment de vives tensions entre les

tradipraticiens. Je fus confrontée à deux clans qui s'opposaient. Le refus de porter un jugement ou de dénoncer des attitudes de l'un ou l'autre clan tout en m'inscrivant dans une logique de négociation fut la démarche adoptée au risque de ne pas atteindre mon but. Par exemple, j'ai vécu une situation un peu difficile quand j'étais sur le terrain avec le président d'une association de tradipraticiens. Dans un contexte de familiarité avec ses enquêtés, l'obtention d'un rendez-vous pour un entretien, est bien souvent qu'une formalité. Ces derniers vous autorisent à venir vers eux, même sans appels téléphoniques. Pour eux, j'étais toujours la bienvenue. Sachant cela, j'ai néanmoins pris le soin de contacter le président pour solliciter un rendez-vous. Le président et les membres de son association étaient tous installés sur le site d'un marché. Il les avait avertis à l'avance de ma venue. Le jour du rendez-vous, je suis arrivée sur les lieux aux environs de 8 heures et le président fut évidemment le premier avec qui je me suis entretenue. A la fin de l'entretien, je m'attendais à ce qu'il me permettre d'enquêter tous les tradipraticiens présents sur le site, mais, ce dernier a marqué un refus par rapport à certains membres parce que ces derniers n'étaient pas à jour de leur cotisation. J'étais aux yeux du président comme un moyen pour régler des comptes à des membres en marge de règles établies pour le bon fonctionnement de l'association. Il affichait par cette attitude, affichait son droit d'autorité sur ses membres. L'expression de son autorité légitimait le pouvoir de décider qui pouvait prendre part à mon étude ou non. J. Coenen-Huther (2005) souligne que l'autorité renvoie à un concept relationnel où d'un côté, on a une personne détentrice d'un pouvoir et de l'autre côté, ceux qui lui sont soumis. Il m'a fallu un temps de négociation auprès du président avant qu'il ne me donne son accord afin que je puisse interroger tout le monde. Toutefois, en ma présence, il prit le soin de faire comprendre aux membres non à jours de leur cotisation qu'il leur permettait pour cette fois que je les interroge. Dans mes

négociations, j'avais expliqué au président que le travail que j'effectuais auprès d'eux ne devait exclure personne.

Toutes ces situations me permirent de me rendre alors compte que je m'étais faite une totale illusion de la familiarité qui m'avait éloignée de la réalité. Les recherches réalisées selon le type de terrain '' familier'', '' sensible'', révèlent un certain nombre de difficultés qui dessinent des configurations singulières d'expérience de terrain. Dans les cas de recherches en terrains « familiers », l'une des difficultés apparait dans le glissement des identités ou statuts. Cela met le chercheur dans une situation d'inconfort, de malaise sur le terrain (E. Richard-Frève, 2017). Cette situation d'inconfort et de malaise s'est accrue lorsque mes enquêtés ont manifesté à mon égard des attentes. Cette situation soulève des questions éthiques qui ont exigé la pratique d'une « politique du terrain » (J-P. Olivier de Sardan, 2008) dans le but de minimiser les biais.

2.3. Le chercheur face aux attentes de ses interlocuteurs

La relation qui s'est établie entre les deux parties (chercheur et enquêtés) à travers l'acte de recherche dévoile toutefois une asymétrie des intérêts. Le chercheur est dans la poursuite d'un but, notamment celui de produire de la connaissance sur un sujet donné à partir de données discursives. Et pour cela, il peut adopter différentes postures, en fonction du type de terrains qui se présente à lui. Par exemple, entreprendre une enquête de terrain sur un terrain sensible peut conduire le chercheur à se mettre dans une posture d'empathie lorsque les personnes à enquêter sont dans une situation de vulnérabilité ou de souffrance. Des travaux de certains chercheurs l'illustrent bien (B. Bila, 2008 ; R. Ouédraogo, 2015). En revanche, les liens interpersonnels établis par le biais d'une proximité sociale engendrent en retour diverses formes de sollicitations ou attentes vis-à-vis du chercheur.

La familiarité avec son terrain a certes des avantages mais aussi des inconvénients. Dans mon cas, la familiarité avec les tradipraticiens s'est soldée par une pléthore d'attentes. Je n'en fus pas moins surprise. Ces attentes bien évidemment ne convergeaient pas avec les miennes. Cela dévoila mon incapacité a endossé un rôle que mes enquêtés voulaient m'assigner. J'étais alors assaillie par une multitude d'interrogations : fallait-il faire l'aveu de mon impuissance ? Qu'allait-il advenir de nos relations futures ? Nombreux étaient les tradipraticiens qui s'attendaient à ce que je sois leur porte-parole en transmettant toutes leurs doléances aux supérieurs hiérarchiques, voire au ministre en charge de la santé. Leur espoir n'était-il pas fondé pour autant ? J'étais de la « maison » et je connaissais les difficultés émaillant la pratique quotidienne de leur métier ? De plus, le titre de « docteur » qui me fut octroyé dès mon arrivée au projet CMTSI montre dans une certaine mesure comment j'étais vue par des collaborateurs qui deviendront plus tard mes enquêtés.

Dans la relation d'enquête, un rôle bien défini est attribué au chercheur et aux interlocuteurs. Les enquêtés se trouvent toujours dans une position de donneur d'informations, de leur temps, voire de l'hospitalité (F. Bouillon, 2006). L'enquêteur, quant à lui, se retrouve dans une double situation, à savoir celle du receveur, qui, par contre doit être dans l'obligation de rendre convenablement le contre-don (M. Maïga-Saint-Lary, 2008) qui satisfait aux attentes des informateurs. Une relation d'enquête, pour être maintenue dans la longue durée, exige très souvent des contre-partis qui engagent le chercheur en quête d'informations. Dans mon cas, c'est plutôt le contraire qui s'est produit ; ma relation d'amitié avec un grand nombre de tradipraticiens qui s'est établie dans le cadre professionnel, m'a permis de recevoir d'eux de nombreux cadeaux. Face à une telle situation, je ne pouvais qu'être très embarrassée car je me sentais dans l'obligation de leur rendre quelque chose. Cela s'est davantage

plus fait sentir lorsque j'entrepris mes travaux de recherche en thèse[3]. Quand vint le moment de la réalisation des enquêtes de terrain, je ne rencontrai aucune difficulté pour les prises de rendez-vous. Tous les tradipraticiens que j'ai contactés ont manifesté à mon égard une grande disponibilité et un accueil chaleureux. Mon carnet d'adresse était bien fourni et j'avais l'embarras du choix. En allant vers eux, je n'étais ni dans une situation de chercheure « recommandée », ni dans une situation de chercheure « anonyme » (J-P. Olivier de Sardan, 2002), qui m'aurait contraint à visiter mon réseau d'interconnaissance afin de faciliter mon entrée sur le terrain. J'avais déjà une bonne connaissance de mon terrain car il m'était familier. Par conséquent, je l'affrontais avec grande assurance. Mais, très vite, je vais me rendre compte d'une évidence. Etre familier à son terrain d'enquête n'avait pas que des avantages, il y avait aussi des inconvénients. J'étais une agente d'une structure de l'Etat burkinabè dont la mission principale est la promotion de la médecine et pharmacopée traditionnelles. De ce point de vue, ne t'ai-je pas mieux placée pour connaitre les difficultés que rencontraient les tradipraticiens dans l'exercice de leur métier ? Ces derniers saisissaient toutes les occasions de rencontres où étaient présents les autorités du pays (Premier ministre, ministre de la santé) ainsi que les partenaires techniques et financiers (OMS, OOAS, UNICEF, PNUD, UNFPA) de l'ex DMPT pour évoquer ces difficultés. Les tradipraticiens me percevaient comme une personne dans une « position influente » au sein de la structure. C'est donc naturellement que ces derniers en viennent à surestimer mon positionnement professionnel. Ces derniers projetaient à mon endroit une certaine image dont je n'étais pas à mesure d'endosser. J'étais perçue comme leur « porte-voix ». Pour eux, j'occupais une position au sein de la direction qui me permettait d'accéder sans grande difficulté au ministre de la santé. Rôle que j'avais du mal à assurer. Toutefois, il m'était impossible de leur faire mes aveux d'impuissance

devant la mission qu'ils m'assignaient. Que fallait-il faire ? Comment devais-je procéder pour néanmoins préserver la confiance que mes interlocuteurs vouaient à mon égard ? Cette situation me faisait éprouver un malaise. J'étais dans une sorte d' '' inconfort ethnographique'' (M. Agier, 1997) du fait que je me sentais affectée moralement de ne pas parvenir à rendre le contre-don ''adéquat'' (M. Maïga-Saint-Lary, 2008). En effet, ce que M. Agier (1997, p.24) nomme '' inconfort ethnographique'', comporterait selon lui, une part de : ''dimension morale intense, qui vient de la demande de compromission individuelle adressée aux chercheurs par ceux qu'il étudie ou avec qui il coopère''. Cette situation d'inconfort fut également vécue par C. Pirinoli (2004) lors de son séjour de terrain dans la Bande de Gaza. Elle se rendît compte qu'il lui serait impossible de s'inscrire dans une posture de neutralité du fait qu'elle devait devenir une porte-parole de la cause palestinienne. S'engager politiquement auprès de ses enquêtés fut, par conséquent, la posture adoptée pour parvenir à construire des relations de confiance avec ces derniers.

Les difficultés auxquelles étaient confrontées les tradipraticiens étaient surtout de l'ordre matériel (coût élevé du gelulier, des emballages, du moulin, etc.) et financier. Ce qui constitue un véritable obstacle pour développer la production de leurs produits. Le fait de les approcher dans un cadre hors du cadre professionnel et de façon individuelle semble avoir fait nourrir en eux de l'espoir car je m'imprégnais de leurs difficiles conditions de travail à travers mes visites sur le terrain. Ces difficultés que je n'entendais énoncer que lors de discours sortaient ainsi du registre de l'imaginaire pour être matérialisé dans le réel. Le problème est que je ne disposais d'aucune parcelle de pouvoir pour faire basculer les choses. Ma stratégie était alors de les encourager à travers des mots réconfortants mais aussi par des actes, en achetant leurs produits.

Conclusion

Si la familiarité au terrain d'enquête semble donnée l'impression d'un avantage, le désenchantement qui s'en suit fait prendre conscience très vite des difficultés qui se présentent sur un terrain familier. Faire des investigations sur un terrain familier met à rude épreuve le chercheur dans un défi, notamment celui de construire une distance avec son objet d'étude. Or, dans les situations où sont instaurées des relations de confiance avec ses interlocuteurs, la pratique de la distanciation par le chercheur engagé socialement, voire politiquement auprès de ses derniers, est dans bien de cas différée au moment de la phase d'analyse.

Aussi, selon le type de terrain, le chercheur adopte-t-il différentes postures qui lui permettent d'établir des liens interpersonnels avec ses interlocuteurs. Créer ces liens qui caractérisent la relation d'enquête est un passage obligé lorsqu'on s'inscrit dans une démarche ethnographique. Parler de terrain, amène à évoquer en réalité les subjectivités en présence (celle du chercheur et de ses enquêtés) et aussi de la situation singulière des différents interlocuteurs qui le constitue. Le chercheur ne se trouve pas en dehors du monde qu'il observe. Avec ses interlocuteurs, il interagit et tisse des liens sociaux dont le maintien est conditionné généralement par des contre-partis. La réalité est que bien souvent, le chercheur se trouve dans une incapacité de rendre convenablement le contre-don au risque de s'écarter de l'objectivité. Le degré d'implication du chercheur sur son terrain d'enquête fini par créer une forte proximité sociale qui engendre diverses formes de sollicitudes ou d'attentes de ses interlocuteurs. Ces différentes sollicitudes ne sont pas spécifiques à un type de terrain. Dans mon cas, j'ai fait l'expérience de l'enquête sur un terrain familier où mes interlocuteurs, les tradipraticiens, m'avaient assignée un rôle qui me dépassait. Ne pas être à mesure de satisfaire aux attentes de

ses enquêtés, met le chercheur dans un état d' ''inconfort ethnographique''. Ce dernier qui se culpabilise de tirer à lui seul profit de ses interlocuteurs, à travers divers dons (informations, disponibilité, hospitalité) constate que cela s'écarte de l'éthique du chercheur impliqué sur son terrain d'enquête (J-P. Dozon, 1997). De toute évidence, le chercheur tire bénéfice de l'utilité sociale de la recherche contrairement à ses informateurs dont les conditions restent inchangées.

Notes

1.Ce projet a été financé par l'État burkinabè et la Chine Taïwan. L'objectif visé à travers ce projet était la création d'un centre de référence, notamment un centre dédié à la promotion de la médecine et pharmacopée traditionnelles. Ce centre, qui, jusque-là n'est pas encore mise en fonction, doit accueillir sur un même espace thérapeutique en vue d'une collaboration ''interprofessionnelle'' entre tradipraticiens et praticiens de la biomédecine. Au sein de ce projet, j'exécutais plusieurs tâches, dont la participation à l'organisation d'activités/évènements pour la promotion de la médecine traditionnelle, la réalisation d'études socio-anthropologiques en lien avec le domaine de la médecine traditionnelle, etc.
2. Cette règle d'éthique, je la gardais bien à l'esprit et il n'était pas question d'en enfreindre.
3. Ma thèse de doctorat, soutenue en 2020 à l'Université Joseph Ki-Zerbo, s'est effectuée sur une période de 4 années. Dans le cadre de cette thèse, j'ai bénéficié de deux financements. L'un de l'État burkinabè et l'autre d'un programme américain, basé au Kenya.

Bibliographie

Achilli L. (2010). La négociation de la relation ethnographique entre engagement et distanciation : de l'inconfort à la réduction des biais. (ss dir) Chabrol F. et Girard G., *VIH/sida Se confronter aux terrains Expériences et postures*

de recherche, ANRS-Collection Sciences sociales et sida, Paris, p.121-136.

Agier M. (éd). (1997). *Anthropologues en danger : l'engagement sur le terrain*, Paris, Jean-Michel Place, 128p.

Bila B. (2008). Anthropologie ''chez soi'' auprès de personnes vivant avec le VIH à Ouagadougou : Empathie, méthode et position des acteurs. *Ethnographiques.org*, numéro 17, novembre 2008 [en ligne]. http://www.ethnographiques.org/2008/Bila.html, consulté le 19/05/2017.

Blanchet A. et Gotman A. (2010). *L'enquête et ses méthodes « l'entretien.* Paris, Armand Colin 2ème édition.125 p.

BouillonF. (2006). Pourquoi accepte-ton- d'être enquêté ? Le contre-don, au cœur de la relation ethnographique, in Bouillon F., Frésia M. et Tallio V. (dir.),*Terrains sensibles. Expériences actuelles de l'anthropologie*. Paris, EHESS (« Dossiers africains »), p.75-95.

Chibois J. & Pailler F. (2014). Une métaphore digestive de l'exercice réflexif. Ethnographie, épistémologie(s) et écriture. Quidu M. (dir), *Épistémologie du corps du savant (tome I). Le chercheur et la description scientifique du réel*, Paris, L'Harmattan, p. 219-239

Coenen-Huther J. (2005). Pouvoir, autorité, légitimité. *Revue européenne des sciences sociales* [En ligne], XLIII-131 | 2005, mis en ligne le 12 novembre 2009, consulté le 30 septembre 2016. URL : http:// ress.revues.org/471 ; DOI : 10.4000/ress.471

Diawara M. (1985). Les recherches en histoire orale menées par un autochtone, ou L'inconvénient d'être du cru. *Cahiers d'études africaines*, vol. 25, n°97, p. 5-19;doi:10.3406/cea.1985.2183.http://www.persee.fr/doc/cea_00080055_1985_num_25_97_2183

Dozon J-P. (1997). L'anthropologie à l'épreuve de l'implication et de la réflexion éthique. Agier M., (éd),

Anthropologues en danger : l'engagement sur le terrain, Paris, Jean-Michel Place, p.109-121

Fainzang S. (1994). L'objet construit et la méthode choisie : l'indéfectible lien. *Terrain* [En ligne], 23 | octobre 1994, mis en ligne le 15 juin 2007, consulté le 09 juillet 2020. URL : http://journals.openedition.org/terrain/3110 ;DOI : https://doi.org/10.4000/terrain.3110

Fassin D. (1999). L'anthropologie, entre engagement et distanciation. Essai de sociologie des recherches en sciences sociales sur le sida en Afrique. Becker C., et Touré M. (éds.), *Vivre et penser le sida en Afrique*, Paris, Codesria/Karthala/IRD, p. 41-66.

Gaucher C. (2009). De passeur de mots à médiateur de sens : affronter les risques méthodologiques d'une interprétation anthropologique de la quête identitaire des Sourds. *Recherches qualitatives*, 28(3), p.6-18

Goffman E. (1968[1961]). *Asiles : études sur la condition sociale des malades mentaux et autres reclus*. Paris, Éditions de Minuit, 452 p.

Guay F. (2009). L'ethnographe et son objet : entre engagement et distanciation. Actes du colloque *Le chercheur et son objet : entre distance et proximité*, 1er mai 2009, à l'Université de Montréal, Québec, p.41-50

Hunt E et Lavoie A-M. (2011). Méthodologie. Les méthodes de recherche quantitatives et qualitatives peuvent-elles déjà coexister ? *Recherche en soins infirmiers*, N° 105, Juin 2011. httpfulltext.bdsp.ehesp.frRsi10525.pdf, consulté le 31/12/2014.

Ilboudo P. (2020). Enquête sur les pratiques foncières marchandes en milieu rural à Koubri : proximité et distance vécues comme enjeux par le chercheur en sciences sociales. (ss dir) Palé A., Bassolé A. C. et Sawadogo A., *L'épreuve du terrain. Expériences, postures et théories*, L'Harmattan, Paris, p.55-75

Lacaze L. (2008). La théorie de l'étiquetage modifiée, ou l' ‘’analyse stigmatique’’ revisitée. *Erès ‘’ Nouvelle revue de psychosociologie’’*, Vol 1 N° 5, p.183-199. DOI 10.3917/nrp.005.0183

Lemoine M. (2005). D'une démarche professionnelle à une démarche scientifique : filiation puis autonomie de la recherche sur un terrain familier. *Les Sciences de l'éducation-Pour l'Ère nouvelle*, 1, Vol. 38, p.43-59

Link B. G. et Phelan J. C. 2001. Conceptualizing Stigma. *Annual Review of Sociology*, N° 27, p. 363-385, http://www.jstor.org/stable/2678626.

Maïga-Saint-Lary M. (2008). Bouillon, Florence, Frésia, Marion & Tallio, Virginie (dir.). – Terrains sensibles. Expériences actuelles de l’anthropologie. *Cahiers d’études africaines* [En ligne], 191 |, mis en ligne le 09 décembre 2008, consulté le 24 septembre 2020. URL:http://journals.openedition.org/etudesafricaines/13312;DOI:https://doi.org/10.4000/etudesafricaines.1331

Marchive A. (2005). Familiarité et connaissance du terrain en ethnographie de l'école. L'ancien instituteur est-il meilleur ethnographe ? *Les Sciences de l'éducation - Pour l'Ère nouvelle*, 2005/1(Vol. 38), p. 75-92.

Olivier de Sardan J-P. (2002). Le soignant face au soigné anonyme en Afrique. *Santé publique et sciences sociales*, N° 8 & 9, juin 2002, p. 91-118

Olivier de Sardan J-P. (2008). *La rigueur du qualitatif*, Academia, Paris, 364p.

Ouattara F. (2004). Une étrange familiarité. *Cahiers d’études africaines* [En ligne], 175 | mis en ligne le 30 septembre 2007, consulté le 03 avril 2017. URL : http://etudesafricaines.revues.org/4765; DOI : 10.4000/etudesafricaines.4765

Ouédraogo R. (2014). Face à l’avortement : exigences éthiques et dilemme moral à Ouagadougou (Burkina Faso).

Anthropologie & développement [En ligne], 40-41 |, mis en ligne le 01 septembre 2016, consulté le 08 avril 2019. URL : http://journals.openedition.org/anthropodev/306; DOI: 10.4000/anthropodev.306

Palé A., Bassolé A. C. et Sawadogo A. (2020), *L'épreuve du terrain. Expériences, postures et théories*, L'Harmattan, Paris, 384 p.

Pavie A. et Masson A. (2014). Comment les normes sociales se construisent. Sociologie des ''entrepreneurs de morale' '*La Découverte ''Regards croisés sur l'économie''*, Vol 1, N° 14, p. 213-215, DOI 10.3917/rce.014.0213

Pirinoli, C. (2004). L'anthropologie palestinienne entre science et politique : l'impossible neutralité du chercheur. *Anthropologie et Sociétés*, 28(3), 165–185. https://doi.org/10.7202/011288ar

Proulx A. G., Ruest-Paquette A-S., Simões Forte L. A., Cotnam-Kappel M., Fallu C. et Bartosova L. (2012). La réflexivité : exercice pédagogique et outil d'accompagnement aux cycles supérieurs. *Revue internationale de pédagogie de l'enseignement supérieur* [En ligne], 28-2 | 2012, mis en ligne le 06 novembre 2012, consulté le 25 août 2017. URL : http:// ripes.revues.org/672

Richard-Frève E. (2017). Quand une bergère se fait anthropologue dans le milieu pastoral en Provence : comment conserver une double identité sur son terrain d'étude et son terrain d'appartenance ? *SociologieS* [Online], Research experiments, Online since 23 May 2017, connection on 14 December 2017. URL: http://journals.openedition.org/sociologies/6121

Ruth-Sahd, L. (2003). Reflective practice: A critical analysis of data-based studies and implications for nursing education. *Journal of Nursing Éducation*, 42(11), p. 488-497

Tall E. K.. (1992). L'anthropologue et le psychiatre face aux médecines traditionnelles Récit d'une expérience. *Cahiers des Sciences Humaines*, 28 (1), p. 67-81

Thiault F. (2009). Recherche indigène et familiarité avec l'objet de recherche. *Etudes de communication* [En ligne], 32 |, mis en ligne le 01 avril 2011, consulté le 15 mars 2017. URL : http://edc.revues.org/914 ; DOI : 10.4000/edc.914

Yaméogo A. (2020). *Des innovations en médecine traditionnelle autour des phyto-médicaments au Burkina Faso : acteurs, pratiques et enjeux*, Thèse de doctorat unique en Sociologie, Université Joseph Ki-Zerbo, Burkina Faso, 396p.